

Franz-Olivier Giesbert
L'Américain



folio

COLLECTION FOLIO

Franz-Olivier Giesbert

L'Américain

Gallimard

Franz-Olivier Giesbert est né en 1949, à Wilmington, dans le Delaware, aux États-Unis, d'un père américain et d'une mère française. Il arrive en France à l'âge de trois ans. Après avoir collaboré à la page littéraire de *Paris-Normandie*, il entre au *Nouvel Observateur* en 1971. Successivement journaliste politique, grand reporter, correspondant à Washington, chef du service politique, il devient directeur de la rédaction de l'hebdomadaire à partir de 1985. En 1988, il est nommé directeur de la rédaction du *Figaro*. Depuis 2000, il est directeur du *Point*. Il a publié plusieurs romans dont *L'affreux* (Grand Prix du roman de l'Académie française 1992), *La souille* (prix Interallié 1995), *Le sieur Dieu*, et des biographies : *François Mitterrand ou la tentation de l'Histoire* (prix Aujourd'hui 1997), *Jacques Chirac* (1987), *Le Président* (1990) et *François Mitterrand, une vie* (1996).

J'ai passé ma vie à essayer de me faire pardonner. Aussi loin que remonte ma mémoire, il me semble que je n'ai jamais été à la hauteur. Sur aucun plan. C'est un sentiment qui me noue, souvent, quand, par malheur, je me retrouve seul avec moi-même. Dans mon lit, par exemple, pendant une insomnie.

Il faut que je m'évite. C'est vital. Je m'y applique, depuis plusieurs décennies déjà, avec un certain succès. Même s'il m'arrive de m'attarder devant un miroir pour vérifier mon visage hébété d'insomniaque, repérer un bouton ou une nouvelle tache de vieillesse, j'ai toujours fui l'introspection. Je ne crois pas que je survivrais à une psychanalyse.

Ceci n'est donc pas une psychanalyse sublimée par l'écriture comme peuvent l'être certains romans. C'est mon histoire, une histoire que je me suis bien gardé de me raconter à moi-même jusqu'à présent, de peur de ne pas la sup-

porter. Je voudrais aujourd'hui en dérouler le fil, alors que j'arrive au couchant de ma vie, pour rendre hommage, avant de les rejoindre, à ceux qui m'ont fait.

À mon père, surtout. À mon père que j'ai tant honni et avec qui je crois n'avoir jamais parlé. Sauf peut-être pour lui demander, à table, de me passer le sel ou autre chose, et encore, je n'en suis même pas sûr. Les dernières années de sa vie, chaque fois qu'il me tournait autour pour engager la conversation, je changeais de pièce. Je remettais toujours à plus tard la réconciliation qui n'aurait pas manqué de se produire si la mort ne l'avait enlevé à ma désaffection.

J'avais une excuse. Mon père m'a volé mon enfance. C'est à cause de lui que j'ai toujours regardé le monde avec des yeux d'adulte. Même à cinq ou six ans, j'étais déjà sans illusions. Autant que je me souviens, je n'ai jamais cru au Père Noël. On ne peut croire au Père Noël dans une maison où la femme est battue comme plâtre, plusieurs fois par semaine.

Je ne peux dire quand mon père a commencé à flanquer des raclées à ma mère, mais je sais pourquoi il les lui donnait. Même lorsqu'il ne trouvait pas de prétexte, il avait une raison. Il en voulait à la terre entière, et à sa femme en particulier, de lui gâcher la vie. Papa était un artiste, un vrai, à ce qu'il semble, et il reprochait à maman de l'empêcher d'être le grand peintre

qui bouillonnait au-dedans de lui en faisant sans arrêt des enfants. Il n'aimait pas les enfants. Ils le clouaient dans la médiocrité bourgeoise, qu'il vomissait à longueur de journée. C'est à cause d'eux qu'il avait renoncé à sa palette et à son chevalet pour barbouiller jusqu'à plus d'heure du « commercial », mot qui, dans sa bouche, était une insulte, et qui désignait des prospectus, des catalogues ou des affiches.

Maman lui a donné cinq enfants. D'une voix trop lasse pour n'être pas affectée, mon père nous appelait les « bouches à nourrir », de sorte que nous ne pouvions ignorer le poids que nous représentions sur ses épaules, pourtant larges et puissantes. Il nous battait froid. Il nous battait tout court aussi, moi surtout, parce que je lui tenais tête plus que de raison, avec des façons de coq de la paroisse, pour venger maman.

Les photos d'époque me montrent souvent en retrait de la famille, la tête basse et l'air fermé. Je n'étais pas malheureux, pourtant. J'avais déjà dans la tête un plein bon Dieu d'herbe, d'amour, de rêves et de bêtes. Sans parler du Seigneur et de la Sainte Vierge qui, de leur ciel, me surveillaient, à ce que je croyais, comme le lait sur le feu. J'étais juste ravagé par la haine. La haine de mon père que j'envisageais de tuer tôt ou tard.

Papa dormait avec un poignard sous l'oreiller. C'était une habitude qu'il avait prise à l'armée, après le débarquement de Normandie, quand

ses nuits étaient peuplées d'Allemands qui rampaient dans les champs pour tuer du Yankee, leur couteau entre les dents.

Je l'imitai. Longtemps, je dormis avec un canif sous mon oreiller, afin d'éventrer mon père si jamais il lui venait à l'idée de me chercher noise pendant la nuit. Même si j'en fomentai souvent le projet, je ne crois pas que j'aurais pu le tuer de jour, en le regardant droit dans les yeux. Il me faisait trop peur.

Papa était très coléreux et très violent. Pas avec tout le monde, cependant. En ville, il n'aurait pas fait de mal à une mouche. Je suis même sûr qu'il se laissait marcher sur les pieds dans les bars d'Elbeuf où il traînait volontiers, après le travail. Il était comme les immigrés, souvent. Il ne voulait pas retourner dans son pays. Il redoutait de se faire remarquer, qu'on lui confisque sa carte de travail et qu'on l'expulse aux États-Unis d'Amérique, sa mère patrie, pour laquelle sa détestation était à la mesure de ma vénération.

À la maison, en revanche, un rien l'énervait. Particulièrement quand il revenait beurré. Il n'avait pas le vin gai, c'était le moins qu'on puisse dire. La disparition d'un tournevis pouvait prendre des dimensions sismiques et les murs tremblaient jusqu'à ce qu'il le retrouve à l'endroit où il l'avait laissé la veille. Pareil s'il découvrait qu'un outil, une bêche ou une faucille, restait à rouiller dehors, sous la pluie, une

spécialité familiale. À table, il se mettait en campagne pour une vétille, une mimique ambiguë ou un sourire furtif, et les coups pleuvaient comme les obus à la bataille de Gravelotte. Il fallait souvent ramasser des blessés, après le dîner.

C'est pourquoi j'avais les dîners en horreur, à la maison. Les nuits aussi, car papa attendait souvent l'extinction des feux pour casser la gueule à maman. Parfois, il hurlait des gros mots, en la cognant. D'autres fois, il se contentait de beugler. Il y avait des bruits de bousculade, de meubles qu'on déplace, de portes qui claquent, mais j'ai rarement entendu ma mère se plaindre quand elle recevait ses volées. Parfois, elle poussait des piaulements plus ou moins étouffés, qui me percent encore les oreilles, cinquante ans plus tard. Mais la plupart du temps, afin de ne pas réveiller les enfants, elle gardait ses cris pour elle, au fond du ventre, où ils nourrissaient un cancer qui attendait son heure.

Ces nuits-là, je restais dans mon lit, le cœur battant, le sang glacé, en tremblant comme une feuille. Je mourais. Je crois que l'on meurt toujours un peu quand on entend sa mère se faire battre. J'ai passé une partie de mon enfance à mourir, une partie seulement. Pendant l'autre, bien sûr, je ressuscitais.

Je ne saurais dire quel âge j'avais, quatre ou cinq ans, peut-être plus, mais je me souviens qu'il pleuvait des cordes et que mes deux frères n'étaient pas encore nés. C'était une nuit d'été, en Italie, du côté de Venise où mon père aimait passer les vacances. Nous nous trouvions, papa, maman, mes sœurs et moi, dans la 4 CV familiale. Ma mère lisait une carte routière, une lampe de poche à la main, pour indiquer le chemin à mon père, que le mauvais temps avait mis de méchante humeur.

« Où est-ce que tu nous emmènes? hurla papa, tout d'un coup. On est déjà passés par là.

— Je ne crois pas.

— Tu nous fais tourner en rond. Tu ne reconnais pas le carrefour? »

Il arrêta la voiture sur le bas-côté et arracha la carte routière puis la lampe de poche des mains de maman. Il se concentra un long moment en soupirant bruyamment, parce qu'il

ne faisait jamais les choses à moitié, avant de laisser tomber :

« Tu t'es encore trompée. Tu ne sais même pas lire une carte.

— C'est toi qui ne sais pas suivre mes instructions. »

Pour cette insolence, maman reçut une première taloche qui l'envoya dinguer contre la vitre de la portière. Papa ne savait pas contrôler sa force. Il se laissait toujours dépasser. Ses gifles étaient comme des coups de poing.

Ma mère, malgré le masochisme sulpicien qui la rongait et dont je reparlerai, pouvait avoir du répondant. Elle murmura, en gardant son calme, ce qui aggrava son cas :

« Si tu crois que c'est comme ça que tu retrouveras ton chemin, mon pauvre vieux... »

Elle récolta une nouvelle taloche, bien plus puissante, à en juger par le bruit qu'elle fit. Un bruit mat, celui que produit la viande rouge quand le boucher la jette sur la table de travail, pour la découper. Maman ne se le tint pas pour dit.

« Sale bête ! » cria-t-elle.

Troisième taloche, même bruit mat. Mais cette fois, maman se rebiffa. Son masochisme avait des limites. Elle se jeta sur papa en couinant et en tambourinant contre sa poitrine, comme un enfant en colère. J'avais toujours très peur

quand ma mère résistait comme ça. Elle n'était pas à la hauteur.

Si ma mémoire est bonne, et je crois qu'elle l'est, s'agissant du moins de cet événement, ma mère ne reprocha pas à mon père, ce soir-là, de la battre devant les enfants, comme elle l'avait souvent fait, dans le passé. Je suis même sûr que ça ne lui traversa pas l'esprit. À l'époque, nous commençons à nous habituer aux crises de papa.

Chez lui, le muscle passait en premier. Le muscle de la main, pour être précis. La tête suivait. Il ne fallait surtout pas chercher mon père. Il ne répondait plus de rien. Pour une broutille, il aurait pu tuer ma mère sans le faire exprès, d'un coup de poing mal placé. Voilà pourquoi il était de mon devoir d'aîné de l'assassiner avant qu'il ne commette l'irréparable.

Je ne faisais pas encore le poids mais j'attendais mon heure, pour être en mesure d'accomplir mon destin. Au couteau, à la hache ou au maillet, je n'avais pas encore choisi l'instrument. N'importe comment, je savais déjà que mon père souffrirait mille morts et même davantage.

C'est ce que je me disais, cette nuit-là, sur le siège arrière de la 4 CV, en faisant la lippe, pendant que papa moulait maman de coups. Il la frappait en soufflant très fort avec le grognement caractéristique du bûcheron accompa-

gnant la cognée. Il s'appliquait, car il ne prenait rien à la légère, et surtout pas les dérouillées.

Maman pleurait, toute recroquevillée sur elle-même, en se protégeant la tête avec les bras. Elle pleurait sans ostentation, sous la grêle des torgnoles, en attendant que ça passe. Des années plus tard, à la lecture de l'Ecclésiaste, je compris la philosophie de ma mère pour qui il y avait un temps pour tout, pour déchirer, pour recoudre, pour aimer, pour haïr. Car rien jamais ne dure sous le soleil. Ni le bonheur ni le malheur. Je sus alors qu'elle était bien plus forte que lui.

Il va sans dire que nous pleurions aussi, mes sœurs et moi. Mon père qui, d'ordinaire, ne souffrait pas les sanglots des enfants, nous laissait toujours bêler notre soûl quand il battait maman. Je pensais, à l'époque, qu'il était trop occupé à la corriger pour nous demander de nous taire. J'ai fini par considérer, depuis, que c'était sa manière à lui de nous donner raison.

Papa avait éteint la lampe de poche, sans doute pour ne pas en user la pile, pendant qu'il donnait son compte à maman. Je ne voyais rien dans la pénombre, mais je me rappelle qu'à un moment donné, mon père attrapa le nez de ma mère et le tordit, à moins qu'il ne l'ait écrasé, encore qu'en l'espèce, les dégâts eussent été visibles, le lendemain matin, ce qui ne fut pas le cas.

« Sale bête ! cria-t-elle encore, car c'était son insulte préférée. Tu m'as cassé le nez !

— Ça t'apprendra.

— Tu te débrouilleras tout seul, maintenant. »

C'était la chose à ne pas dire. Mais contre toute attente, papa décida d'arrêter les frais. Il fit celui qui n'avait rien entendu et reprit la route sans piper mot.

Il pleuvait toujours quand, tard dans la nuit, nous arrivâmes à destination. Un camping de deuxième catégorie comme tous ceux où nous passions nos vacances, au milieu des odeurs de savon et d'eaux usées. Papa trouva judicieux de ne pas monter la tente, sous les hallebardes, et nous dormîmes tous les cinq dans la voiture, mélangés les uns aux autres, dans le silence qui suit les tempêtes.

Le lendemain, papa se péta au Lambrusco et à l'asti spumante. Il avait honte. Mon père était quelqu'un que la honte submergeait toujours, après ses crises. Il ne regardait plus personne et pouvait rester des heures sans desserrer les dents. Ça tombait bien. On ne lui adressait plus la parole. Moi, j'avais une bonne raison de me taire. J'étais trop occupé à me repasser sans arrêt le film de la dispute et à préparer mes représailles. C'est la nuit suivante, je crois, que, pour la dernière fois de ma vie, j'ai fait pipi au lit.

L'air était très lourd, dans notre maison du bord de Seine, à Saint-Aubin-lès-Elbeuf. Il y régnait une violence qui vous écrasait, du moins quand mon père était là. C'est sûrement la raison pour laquelle je pris la mauvaise habitude de respirer à l'économie, par petites goulées, comme un asthmatique.

Aujourd'hui encore, il m'arrive d'oublier de respirer. Je passe mon tour. Je vis ainsi entre deux apnées, plus ou moins. N'étaient les points de côté ou les sensations de suffocation qui, de temps en temps, me rappellent à l'ordre, je crois que je serais mort depuis longtemps d'asphyxie.

Souvent, ma mère nous envoyait chez ses parents, à deux kilomètres de là, pour décompresser un peu. Ils habitaient un immense appartement au-dessus de l'imprimerie Allain, du nom de mon grand-père, un patron austère, le cheveu rare et lissé en arrière, les lunettes sévères, la moustache carrée, qui travaillait sans cesse et,

comme pour s'en excuser, couvrait sa descendance de cadeaux.

La plupart du temps, la générosité n'est que le déguisement de l'indifférence, une façon d'acheter sa tranquillité. Ça ne pouvait s'appliquer à papi, comme on l'appelait. Il avait une vraie bonté dans le regard et le sourire, une espèce d'ironie douce et attentive qui lui échappait, car il cherchait avant tout à donner de sa personne, même en famille, l'image d'une raideur intraitable.

J'adorais papi. Il y avait chez lui quelque chose de pathétique à vouloir que ses vingt petits-enfants passent toujours une partie de leurs vacances d'été ensemble, avec leurs mères, dans une maison qu'il louait pour eux en Normandie ou en Bretagne. Ou à organiser des repas interminables où se retrouvaient, en plus de la famille, les pièces rapportées aussi bien que les cousins issus de germains. Il pouvait avoir l'air de rechercher, ainsi, une sorte de postérité. Mais il était bien trop orgueilleux pour être vaniteux.

Il présentait sans doute qu'un grand séisme, sa mort ou autre chose, dévasterait, un jour, tout ce qu'il avait patiemment construit au fil des ans. L'imprimerie, la famille, la dynastie. Il lisait trop les Anciens, Plutarque ou Platon, pour nourrir l'illusion de laisser une trace quelconque ici-bas. Il ne croyait pas plus en Dieu qu'en l'avenir. Ses enfants le découvrirent d'ailleurs avec une cer-

taine consternation en prenant connaissance de son testament où il se disait chrétien mais pas croyant et demandait qu'on l'enterre en secret, à la tombée du soir. Il voulait passer directement de la maison au cimetière.

Jusque-là, papi s'était toujours révélé un paroissien modèle, grand consommateur d'hosties. Je compris ainsi qu'avant leur mort, on ne sait jamais grand-chose des gens, même de son propre grand-père. Une fois montés sur la scène de la vie, ils continuent souvent de jouer, jusqu'à la dernière tirade, des personnages auxquels ils ne croient plus. Ne voulant pas faire scandale, il avait laissé ses héritiers juges d'exécuter ou non ses instructions. Ils mirent, bien sûr, un mouchoir dessus.

J'ai parlé de la bonté de papi. Mais si sociable qu'il fût, il ne supportait pas que son autorité fût mise en question par qui que ce soit. Ni par les syndicalistes CGT qu'il virait sans ménagement. Ni par mon père qui travaillait dans son imprimerie, au « bureau de dessin », comme on disait. Je ne crois pas que papi ait abusé de sa position pour humilier son gendre, mais papa avait la contestation dans le sang, une contestation entretenue par sa passion pour des écrivains américains comme Upton Sinclair, John Dos Passos et John Steinbeck.

Papa n'était pas marxiste. Il vouait même une haine sans merci aux communistes et à leurs

compagnons de route qu'il accusait de semer la mort partout où ils passaient. Je l'ai entendu dire un jour qu'il craignait pour sa vie s'ils devaient arriver au pouvoir en France à la faveur de l'invasion du pays par l'Union soviétique. Une hypothèse qu'il envisageait d'ailleurs sérieusement. Mais en même temps, il abominait par-dessus tout les patrons ou tous ceux qui, comme mon grand-père, d'après lui, se croyaient — et c'était une de ses expressions favorites — « sortis de la cuisse de Jupiter ».

Mon grand-père n'a sûrement jamais imaginé à quel point papa le détestait, qui, comme à son habitude, n'éruçait contre lui que dans son dos, c'est-à-dire devant sa femme et ses enfants. Papa l'accusait de tout. De cupidité, d'avarice, de tyrannie, de mesquinerie. Pour ne rien arranger, il en était jaloux. Il ne souffrait pas la complicité entre papi et ma mère qui échangeaient sans arrêt des choses ensemble. Des livres, des journaux, des sourires ou des confidences à voix basse.

C'est sans doute la raison pour laquelle il s'entendait si bien avec ma grand-mère maternelle. Ils communiaient tous les deux, je crois, dans la même détestation de papi. Dans la même passion de la musique aussi. Premier prix du conservatoire de Paris, mamie m'arrachait des larmes quand elle jouait, avec une force inouïe, Bach ou

16074



L'Américain

Franz-Olivier Giesbert

Cette édition électronique du livre
L'Américain de Franz-Olivier Giesbert
a été réalisée le 05 janvier 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070320950 - Numéro d'édition : 144623).

Code Sodis : N52131 - ISBN : 9782072466663
Numéro d'édition : 240899.